

Supplément au SOP n° 246, mars 2000

L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

Conférence du père André BORRELY,
prêtre de la paroisse Saint-Irénée,
à Marseille (Bouches-du-Rhône),
donnée dans le cadre du groupe
de réflexion Abat Oliba

(Prades, Pyrénées-Orientales, 12 février 2000)

Service orthodoxe
de presse et d'information
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. 01 43 33 52 48
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :
Voir en dernière page*

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 246.A

L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

L'auteur inconnu de l'épître aux Hébreux affirme que "la foi est la garantie des réalités qu'on espère, une pièce à conviction de celles qu'on ne voit pas". Mais, dans les deux derniers versets de l'hymne à l'amour qui se trouve dans le chapitre 13 de sa première épître aux Corinthiens, saint Paul écrit : "A présent, c'est au moyen d'un miroir, obscurément, que nous voyons, mais alors ce sera face à face, à présent c'est de manière partielle que je connais, mais alors c'est d'une manière complète que je connaîtrai tout comme j'ai été connu à fond. Maintenant la foi, l'espérance et l'amour demeurent tous trois, mais le plus grand de tous, c'est l'amour"¹. Si donc nous voulons évoquer, suggérer, bien plutôt qu'exprimer adéquatement, ce qu'est l'espérance, nous devons ne pas nous contenter de la rapprocher de la foi avec l'auteur de l'épître aux Hébreux, mais essayer de montrer, en nous appuyant sur le chapitre 13 de la première épître de saint Paul aux Corinthiens, que, pas plus que la foi, l'espérance ne se peut séparer de l'amour. Je voudrais donc tenter de vous parler de l'espérance chrétienne en développant successivement trois propositions :

1. L'espérance chrétienne obéit à la loi biblique de la mort vivifiante.
2. La patience est la condition normale de l'espérance chrétienne.
3. L'amour est plus grand que l'espérance.

J'affirme donc tout d'abord que l'espérance chrétienne obéit à la loi biblique de la mort vivifiante.

L'espérance chrétienne obéit à la loi biblique de la mort vivifiante

Toute l'odyssée de la conscience religieuse d'Israël obéit à une loi fondamentale selon laquelle la vie ne peut jaillir que de la mort. Le grain doit mourir en terre pour qu'un jour les fruits puissent passer la promesse des fleurs. C'est par une mort que commence la geste des patriarches, lorsque d'Ur en Chaldée Abraham doit, sur l'ordre impérieux de Iahvé, rompre avec son milieu de vie, quitter son pays, sa parenté et la maison de son père pour s'en aller vers les incertitudes d'un avenir inconnu. "Iahvé dit à Abram : 'Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai'"². Vieux et sans enfants, Abraham et Sarah sont au creux de la vague lorsque Iahvé les visite à la chênaie de Mambré. Mort féconde que vient dissiper la naissance inespérée d'Isaac. Abraham doit mourir à son envie d'avoir comme tout bédouin un fils légitime, avant de le recevoir comme un don inattendu. Mais Abraham doit bientôt mourir à la joie dont il a été inondé par ce don. Il doit mourir, en effet, une seconde fois à son désir d'avoir des enfants mâles lorsqu'il lui est demandé de sacrifier Isaac. La foi exemplaire avec laquelle il consent dans la nuit à cette mort lui vaut non seulement de garder son fils mais même de devenir l'ancêtre d'une multitude de descendants ³.

¹ I Co. 13, 12-13.

² cf. Gn. 12, 1.

³ cf. Gn. 22, 17.

Mais à quoi bon ce pullulement, récompense de l'humilité de cet homme qui a conscience d'être "poussière et cendre"⁴, puisque toute la geste des patriarches s'en va lamentablement échouer dans les basses terres égyptiennes du pays de Goshen ? A féconder des lendemains qui chantent avec Moïse et Josué, les Juges et David. Tout réussit en définitive à David, mais il doit passer par le creuset purificateur de la souffrance : la neurasthénie et le délire de persécution de Saül⁵, la révolte et la dureté de cœur d'Absalom⁶, l'affaire peu reluisante d'Urie le Hittite et de Bethsabée dans laquelle David se conduit en criminel mais trouve aussi la force de mourir à son péché⁷. L'odyssée davidique reproduit dans la vie d'un homme le périple accompli par tout un peuple.

De Salomon à l'exil en Mésopotamie, qu'est-ce donc que l'histoire du peuple d'Israël sinon une succession de hauts et de bas, d'idolâtries et de crimes de toutes sortes qui provoquent la réaction passionnée des prophètes et, partant, valent à la conscience religieuse d'Israël de s'intérioriser et de s'enrichir ? La déportation à Babylone est une mort terrible : c'est l'effondrement de la royauté. Le peuple d'Israël est décapité et déraciné, abattu et humilié, découragé. Il doit mourir à l'idée d'être ce royaume qu'avait admiré la reine de quelque tribu sabéenne de l'Arabie septentrionale au temps fugitivement prestigieux du roi Salomon⁸.

Consentir à cette mort sera une œuvre de si longue haleine qu'au moment de l'Ascension du Christ ressuscité, les Apôtres eux-mêmes auront encore la stupide ambition de voir Jésus "rétablir la royauté pour Israël"⁹. Mais cette épreuve épouvantable de l'exil fait parcourir une grande distance à la conscience religieuse juive. Et c'est Ezéchiel, agrégé à une communauté de captifs, près du fleuve Qobar, au sud-est de Babylone. Ce sont les auteurs inconnus des psaumes et du livre de Job. Plus tard, c'est celui du livre de la Sagesse. Le Tout Autre est de moins en moins un moyen et de plus en plus une fin pour la conscience religieuse de la communauté juive post-exilienne.

Arrive Jésus. Les aveugles voient, les muets parlent, les sourds entendent, les morts ressuscitent¹⁰, la tempête est apaisée, les pains sont multipliés, l'eau est changée en vin. Oui, mais ces trois années inoubliables pour les disciples s'achèvent de la façon la plus lamentable, la plus ignominieuse un vendredi après-midi dans la dérision, l'amertume, le scepticisme. Le petit prophète galiléen, thaumaturge prestigieux, docteur remarquable, personnalité rayonnante, est crucifié comme un malfaiteur par les chiens de païens aux portes de la Ville. Ce que nous appelons désormais la première des semaines saintes consista, pour les disciples de Jésus, à revivre en quelques jours, en quelques heures, toutes ces vicissitudes de l'odyssée religieuse de leur peuple d'une manière qui dépassa en intensité, aussi bien d'espérance que de désespoir, d'effondrement et de dépression, tout ce qu'avaient vécu leurs ancêtres.

Car les disciples furent essentiellement ces hommes et ces femmes que le Dieu d'Israël plaça au moment historique unique et décisif où se présenta enfin Celui que le

⁴ Gn. 18, 27.

⁵ I Sam. 18, 6-15 ; 19, 8 et 24 ; 20-24 ; 26.

⁶ II Sam. 15, 7-23 et sq. jusqu'à 19, 9.

⁷ cf. II Sam. 11 et 12, 1-25.

⁸ I Rois 10, 5.

⁹ Ac. 1, 6.

¹⁰ cf. Mt. 11, 5.

peuple juif attendait depuis des siècles. Ils furent présents lorsque le Messie d'Israël, si ardemment et si longuement espéré, fut au rendez-vous, tout disposé à réaliser une fois pour toutes la Gloire de Iahvé, en éliminant définitivement les échecs.

Durant quelque trois années ils avaient eu, au contact de Jésus, la confuse mais intense révélation de la personne extraordinairement séduisante de cet homme hors de pair. Plus que les miracles, davantage que l'enseignement, dont ils n'entrevoyaient l'exacte portée que très vaguement, c'est cette profonde émotion, cet irrésistible attrait exercé sur leur cœur par le regard pénétrant qui les retint captifs et attachés, à la vie à la mort, à ce Jésus pour lequel, séance tenante, ils avaient tout lâché : parents, épouses, enfants. Au jour de leur vocation, le *oui* avait été spontané, l'acquiescement total, ardente la réponse. L'appel entendu les avait coupés de leur famille et de leurs champs, ou de leur petite entreprise de pêche.

Auprès de Jésus ils avaient expérimenté une inoubliable et indicible douceur, en même temps qu'une force irrésistible et un ineffable mystère. En son intimité, ils avaient respiré l'air entêtant du Royaume. C'était bien plus que de l'amitié, c'était de l'amour. A Jésus qui, par trois fois lui demande : "M'aimes-tu ?", pour lui faire définitivement renier son triple reniement du soir du jeudi saint, Pierre répond : "Seigneur, tu sais bien que je t'aime"¹¹. Auprès de Jésus les disciples avaient eu chaud au cœur, d'une façon que ni un ami, ni une femme, ni leurs parents, ni leurs frères et leurs sœurs, ni leurs vignes, ni leurs figuiers n'étaient jamais parvenus à leur faire pressentir. Cela n'avait rien à voir avec de la camaraderie. Devant lui ils avaient été pénétrés de respect et de crainte révérencielle. De toute leur âme ils avaient besoin de lui.

Mystérieusement, Jésus parlait à tout ce que leur être personnel avait en lui-même de plus noble, de plus pur, de plus grand. Et ils savaient bien que lui n'avait pas besoin d'eux, qu'il y avait une sphère d'existence où ils ne pouvaient pénétrer, où il était mystérieusement seul du côté de la terre. Car, du côté de Dieu, il y avait Celui que Jésus appelait, avec un accent étrange et inconnu, son *Père*. Il leur avait recommandé de s'adresser à Dieu en lui disant "notre Père", mais il ne s'impliquait pas dans ce nous. De Dieu il disait "mon Père". Au matin de Pâques, il dit à Marie de Magdala : "Va trouver mes frères et dis-leur : 'Je monte vers *mon* Père et *votre* Père, vers *mon* Dieu et *votre* Dieu'"¹².

Or, en quelques heures seulement c'est la tragédie, banale, stupide, inévitable aux yeux de quiconque eût regardé la marche des événements avec un bon sens rassis dont eux, les disciples, étaient bien incapables, tellement ils vivaient dans l'expérience merveilleuse de l'irrésistible attirance, de la toute-puissante séduction que Jésus exerçait sur chacun d'eux. La catastrophe la plus stupide et la plus imprévue, la plus banalement humaine était venue brutalement les réveiller comme d'un long rêve merveilleux. Un simple fait divers, de quoi défrayer la chronique de Jérusalem durant quelques jours mais qui, alors, fut totalement inconnu dans l'ensemble de l'empire romain : des crucifiés, dont l'agonie était interminable, il y en avait tous les jours.

Tout se passe alors avec une stupéfiante rapidité. Jésus est arrêté, jugé, envoyé au Procureur romain qui, en difficulté avec l'Empereur, ne veut pas avoir d'ennuis pour le moment. Il cède et comme la Pâque est imminente, le dénouement est brusqué. Au début de l'après-midi tout est achevé de la plus ignominieuse et lamentable façon. Tel semblait

¹¹ Jn. 21, 15-17.

¹² Jn. 20, 17.

bien être, pour ces malheureux, le point d'aboutissement de la totale dislocation du cours normal de leur existence qu'avait provoquée naguère leur rencontre avec Jésus. Il n'y avait pas si longtemps, les disciples se chamaillaient encore pour savoir qui serait premier ministre et ministre d'Etat dans le Royaume que leur Messie n'allait pas manquer, se disaient-ils, de rétablir en Israël ! ¹³

Ils furent sans doute dominés par le sentiment de la plus amère et de la plus déchirante désillusion. Le vendredi soir, ils durent avoir l'impression irrésistible de s'être laissés emporter par un beau rêve, bien trop beau pour être vrai. Tout d'un coup, les voilà qui retombaient sur terre : le choc de la brutale réalité se chargeait de leur faire comprendre qu'ils avaient pris des vessies humaines pour des lanternes divines ! Ils durent se dire qu'ils avaient vécu en songe une incroyable aventure. Comment avaient-ils pu se laisser ainsi entraîner, petit à petit, hors du réel ? Comment tous ces miracles, tout ce merveilleux enseignement, comment cette chaleur dans le cœur auprès de Jésus, comment tout cela avait-il pu n'être qu'un rêve ? Comment tout cela avait-il pu s'écrouler si lamentablement et si cruellement ? Un Messie qui se voit contraint d'affronter l'effroi glacé de la mort, rejeté par les autorités de la nation juive, comme un vulgaire séditieux de bas étage, ce ne peut être un Messie. Leur cœur fut dès lors envahi par un abattement désabusé, par une amère désillusion. C'était bel et bien fini.

A ce stade de leur incroyable aventure, ils sont de part en part désespérés, bien conscients de la pitoyable faillite de leurs folles attentes. Immense est leur regret, mais force est bien de se rendre à la brutale réalité. Ils avaient donc vécu d'illusions. On ne les y reprendrait plus ! Ils durent s'en retourner chez eux en rasant les murs, tout penauds, sous l'œil quelque peu goguenard de ceux, moins crédules, qui, dans leur enfance, avaient joué avec eux dans les ruelles du village. Les voilà qui allaient retrouver leur vie bornée et terre à terre, qu'un grand souffle inconnu était venu traverser durant deux ans et demi environ, mais qui, désormais, serait terne et vide, dans l'amertume cruelle de ceux que, comme dit Simone de Beauvoir, la vie a "floués".

Lorsque Pierre renie Jésus, ce n'est pas simplement, comme on le croit trop souvent, parce qu'il est lâche. C'est plutôt, me semble-t-il, parce qu'il est en proie au doute : vais-je compromettre ma vie pour une illusion, se dit-il ? Prompt à l'ardeur, Pierre voit son élan retomber dans les affres de l'indécision et du doute dès lors que l'impulsion et l'impétuosité ont été anéanties par ce cuisant échec de Celui qu'il avait pris un peu trop vite pour le Messie d'Israël. Pierre se dit qu'il a bel et bien fini de s'emballer. Il s'est laissé entraîner inconsidérément. Il n'y comprend plus rien. Certes, le souvenir de Jésus devait être toujours brûlant dans son pauvre cœur déchiré. Mais, puisque Jésus était mort et bien mort, il ne pouvait être ce qu'avec tant d'assurance il avait prétendu être : "Tes péchés sont pardonnés" ¹⁴... "Buvez-en tous : ceci est mon sang" ¹⁵ "Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens..., et moi je vous dis" ¹⁶... "Avant qu'Abraham fût je suis" ¹⁷...

Les disciples durent éprouver la révolte qui s'empare par moments de ceux qui aiment, lorsqu'ils se voient arracher brutalement l'objet de leur amour. Alors qu'auprès de Jésus ils avaient pressenti la confuse mais saisissante présence même du Tout-Autre, et

¹³ cf. Mt. 20, 21.

¹⁴ Mt. 9, 5.

¹⁵ Mt. 26, 28.

¹⁶ Mt. 5, 21-22, 27-28, 31-32, 33-34, 38-39, 43-44.

¹⁷ Jn. 8, 58.

non point seulement l'espérance messianique traditionnelle d'Israël, voilà qu'en quelques heures seulement il ne restait plus que l'absence la plus définitive, la plus atroce après cette exécution sommaire et ignominieuse aux portes de la Ville. Il est toujours beaucoup plus supportable d'avoir été trompé dans ses espérances, que de se croire "floué" en amour.

L'exemple de Marie de Magdala, le matin de Pâques, est tout à fait caractéristique : aussi pénétrée qu'elle demeure de ce que Jésus avait fait pour elle ¹⁸, aussi pleine d'amour qu'elle n'ait cessé d'être pour son *Rabbouni*, pas une seconde elle ne songe, devant le tombeau vide, qu'il ait pu échapper à la mort. Pour elle, comme pour Pierre et les autres, c'est bien fini. Elle arrive au tombeau pour effectuer le plus vite possible le pieux devoir traditionnel des femmes juives de son temps : embaumer le corps du Maître. Parvenue à la tombe, elle la trouve vide. Immédiatement elle se dit que les Officiels du Judaïsme ont fait enlever le corps. Pas une seconde elle n'imagine qu'il puisse être vivant ! Elle est intimement persuadée que le cadavre a été volé, et elle se lamente. Dans son égarement, elle se retourne et voit quelqu'un qu'elle prend pour le jardinier. La pensée de la résurrection ne l'a même pas effleurée. Pas plus que les autres disciples, Marie ne songe un instant à la possibilité d'un rebondissement de l'incroyable aventure.

Mais Jésus appelle Marie par son nom, sans doute avec l'intonation de la voix qui était la sienne. Il suffit alors à Marie qu'elle entende l'accent familial de l'être aimé prononcer son nom d'une manière unique au monde, pour que tout en elle s'illumine. Elle a reconnu le Seigneur. Folle de joie, elle se précipite pour le toucher, pour lui baiser les pieds comme elle l'avait fait quelques jours plus tôt, en répandant sur eux un parfum au cours du repas à Béthanie ¹⁹. Mais Jésus lui dit : "Ne me touche pas ! Car je ne suis pas encore monté vers le Père" ²⁰.

Cette parole du Christ est d'une portée capitale en ce qu'elle nous indique que le Christ ressuscité veut faire entendre à ses disciples que, par sa mort suivie de sa résurrection, quelque chose est radicalement changé. Le Fils coéternel au Père et au Saint-Esprit avait consenti, lui "le seul sans péché", *o monos anamartitos*, comme se plaît à lui dire l'Eglise orthodoxe, à revêtir ce que saint Paul appelle notre *sarks amartias* notre "chair de péché" ²¹, c'est-à-dire notre humaine condition mortelle et fragile, déchue, animalisée par le péché. Par sa résurrection d'entre les morts, le Christ n'est pas revenu, comme le croit Marie, à l'état d'avant sa mort. Jésus ressuscité n'est pas assimilable à Lazare ressuscité. Lazare a dû mourir une seconde fois, et il attend encore que son corps ressuscite – pour de bon, cette fois ! – à la fin de l'Histoire. Le corps du Ressuscité est désormais, lui, un corps glorifié, tout pénétré de la lumière incréée et de la gloire divine que son incarnation avait voilées, ne les laissant transparaître que le temps d'un éclair, comme au moment de la transfiguration sur la montagne, en présence de Pierre, de Jacques et de Jean ²².

Lorsque les apôtres sont informés par les femmes de l'ahurissante résurrection du Maître, leur avis est que ce sont des sornettes, des contes de bonnes femmes, *du radotage* – en grec : du *lèros* c'est-à-dire du bavardage, de la sottise, de la niaiserie, du

¹⁸ cf. Mc. 16, 9.

¹⁹ Jn. 12, 1-3.

²⁰ Jn. 20, 17.

²¹ Ro. 8, 3.

²² Mt. 17, 1-9 ; Mc. 9, 2-10 ; Lc. 9, 28-36.

délire, de la divagation. “Et, ajoutent saint Marc et saint Luc, ils ne les crurent pas”²³. C’est que cela dépasse à ce point leur pauvre entendement et bouleverse si considérablement toutes leurs perspectives, qu’ils ne veulent pas croire à leur incroyable bonheur. La joie qui monte en eux et les envahit d’avoir retrouvé la Présence contre toute humaine espérance, cette joie paraît suspecte à leur raison. Car ce sont des gens de bon sens. Ce ne sont pas des illuminés. Ce n’est pas à eux que s’adresse la recommandation de Bossuet : “Le plus grand dérèglement de l’esprit, c’est de croire que les choses sont telles qu’on voudrait qu’elles soient et non telles qu’elles sont en effet”. On croit tellement ce que l’on a envie de croire !

Les disciples sont encore incrédules à force de joie, dans l’étonnement²⁴. Depuis le vendredi, leur cœur s’était senti déraciné, arraché à lui-même : en perdant la compagnie terrestre de Jésus, leur cœur avait perdu le plus merveilleux avant-goût du Tout-Autre. A cet égard, rien n’est plus révélateur qu’un détail du récit de la rencontre du Ressuscité, le soir de Pâques, avec les deux disciples cheminant vers Emmaüs : “Nous espérions, nous, que c’était lui qui allait délivrer Israël”²⁵. Cet imparfait – *elpizomen* – en dit long : ils espéraient, mais c’est fini, ils n’espèrent plus. Et voici que la Présence tout à fait unique de Jésus s’impose de nouveau aux disciples et avec toute sa plénitude recouvrée, alors qu’ils ne sont pas encore remis de ce choc terrible, alors qu’ils ont à peine repris contact avec ce monde dont ils avaient oublié qu’ils étaient sortis par la force même de cette Présence de Jésus, extraordinaire, exceptionnelle, incomparable, alors qu’ils cherchent désespérément à retrouver un équilibre existentiel.

Pour vaincre la tentation qu’ils éprouvent de se traiter eux-mêmes *in petto* d’hallucinés, il faut que Jésus accomplisse le geste suprême de l’homme ici-bas, aux yeux des Sémites, le geste qui signifie par excellence la fraternité et la communauté des hommes : il partage avec eux un repas. “Et comme, dans leur joie, nous dit saint Luc, ils ne croyaient pas encore et demeuraient saisis d’étonnement, il leur dit : ‘Avez-vous ici quelque chose à manger ?’ Ils lui présentèrent un morceau de poisson grillé. Il le prit et le mangea devant eux”²⁶. Et au fur et à mesure que les disciples cèdent devant l’évidence de la Présence retrouvée, le sentiment d’incrédulité fait place, en leurs pauvres cœurs, à une joie d’autant plus inconcevable et inouïe qu’elle est totalement inespérée. On ne prise jamais autant un bien qu’après avoir fait la cruelle expérience de ce qu’il vous apporte quand vous croyez à tort l’avoir irrémédiablement perdu.

L’événement de la résurrection a provoqué une mutation radicale, le saut vertigineux dans une autre sphère d’existence. On fait bien davantage qu’un pas en avant, on pénètre dans un autre monde. Les disciples y pénètrent vraiment lorsque le Christ les quitte définitivement sans pour autant les abandonner. Car, il ne remonte auprès de son Père que pour permettre au Saint-Esprit de venir habiter dans le cœur des croyants.

A partir de la Pentecôte, la loi de la mort vivifiante acquiert la plénitude de sa signification existentielle. Il s’agit désormais de mourir pour acquérir le Saint-Esprit “dispensateur de vie”. Aux matines du dimanche de Pentecôte, l’Eglise orthodoxe chante : “Comme un baptême qui remet vos péchés, recevez la rosée du souffle enflammé de l’Esprit, ô lumineux enfants de l’Eglise. En ce jour, une loi est sortie de Sion : c’est la grâce

²³ Mc. 16, 11 ; Lc. 24, 11.

²⁴ cf. Lc. 24, 41.

²⁵ Lc. 24, 21.

²⁶ Lc. 24, 41-42.

de l'Esprit figurée par les langues de feu". C'est tout le sens de la vie de l'Eglise dans la durée séparant les deux avènements de son Seigneur ressuscité.

Les premiers chrétiens ont dû mourir à leurs idées trop humaines : au judéo-christianisme de ceux qui n'avaient pas compris que la Tora ne saurait nous diviniser, mais seulement la foi en la filiation divine de Jésus de Nazareth sur lequel repose l'Esprit qui procède du Père des lumières. Ils durent finir par admettre que le témoignage de Jean-Baptiste à l'endroit de Jésus s'appliquait désormais à la Tora elle-même : "C'est donc ma joie, la mienne, et elle est en plénitude. Il faut que celui-là croisse et que moi je diminue"²⁷. Il fallait que meure la Tora pour que vienne l'Esprit. Ils durent mourir également au pagano-christianisme des Corinthiens qui n'avaient pas compris que la liberté doit mourir au vieil homme pour être déifiée par le Saint-Esprit. Il leur fallut découvrir que la liberté des enfants de Dieu passe par la mort à la sagesse du monde qui n'est en réalité que folie.

Aux pagano-chrétiens de Corinthe, qui ont tendance à faire du christianisme une religion intellectuelle, une philosophie analogue à celle des platoniciens et des stoïciens, saint Paul rappelle fort opportunément ce qu'est la sagesse selon le Christ : "Ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes"²⁸. Les chrétiens – ceux de Corinthe, il y a 2000 ans, ceux de Prades et de Marseille 2000 ans plus tard encore – durent accepter cette vérité existentielle crucifiante, à savoir qu'un chrétien est un homme qui vit à l'envers. Ou plutôt, ils durent comprendre que l'envers et l'endroit ne sont pas du tout les mêmes selon qu'on les considère du point de vue de la sagesse de ce monde ou, au contraire, du point de vue du "Christ crucifié, scandale pour les juifs et folie pour les païens"²⁹.

Ils durent mourir même à l'impatience encore trop humaine de voir la Parousie de leur vivant. On sent encore cette impatience chez saint Paul à l'époque où il écrivait ses deux lettres aux Thessaloniciens. Les uns après les autres les disciples de Jésus passaient de ce monde vers le Père et pourtant le Fils tardait à revenir. Les aurores dominicales se succédaient et ce n'était jamais la Parousie. Il fallait donc se rendre à l'évidence : l'Eglise du Christ sur laquelle reposait désormais l'Esprit de la Pentecôte devrait sans doute parcourir une longue suite de siècles et peut-être de millénaires avant que ne se fasse entendre "la voix de l'archange" et que ne retentisse le "coup de trompette de Dieu", dont parle saint Paul dans sa première lettre aux Thessaloniciens³⁰.

Quand, à la fin de l'âge apostolique, le vieux saint Jean achève son Apocalypse et, partant, met un terme définitif à la révélation contenue dans la sainte Ecriture, les temps sont venus pour l'espérance chrétienne de comprendre pleinement ce que c'est en fin de compte que mourir et ce que c'est que vivre. Mourir, c'est vivre, et vivre, c'est mourir. Le paradoxe de l'espérance chrétienne atteint à la plénitude de sa signification. Vivre, c'est mourir en ce sens que c'est constamment s'arracher à un plan inférieur d'existence pour pénétrer onéreusement mais salutairement en une sphère d'existence supérieure. Et mourir, c'est vivre dès lors que par cette mort nous nous allégeons, nous nous libérons, nous expérimentons une nouveauté de vie sans laquelle il n'est point de liberté véritable. Donne ta vie, éventuellement même verse ton sang et reçois l'Esprit : telle devient la

²⁷ Jn. 3, 29-30.

²⁸ cf. I Co. 1, 25.

²⁹ I Co. 1, 23.

³⁰ I Th. 4, 16.

devise du chrétien au moment où le Voyant de Patmos s'endort dans le Seigneur et où s'achève, avec son Apocalypse, ce merveilleux balbutiement de l'indicible qui se nomme la Bible.

J'en viens ainsi à développer la deuxième proposition que j'ai énoncée en commençant : la patience est la condition normale de l'espérance chrétienne.

La patience est la condition normale de l'espérance chrétienne

L'ultime message de la sainte Ecriture, dans l'Apocalypse johannique, nous enseigne que le chrétien peut et doit supporter patiemment toute souffrance et même la mort parce qu'il n'appartient pas à la cité d'ici-bas et qu'il n'a rien à demander de substantiel à la terre. Il est *dans* le monde, mais il n'est pas *du* monde. De tout son être, il est tendu vers le Royaume, le sens de l'espérance chrétienne est d'être tout entière polarisée vers une réalité dont le chrétien possède déjà les arrhes, mais qui sans cesse est occultée et combattue par les tribulations de l'existence présente, et qui ne pourra connaître sa plénitude qu'en un au-delà de l'histoire présente.

Le témoignage de l'espérance chrétienne est fondamentalement celui de l'attente de la Parousie, c'est-à-dire du second avènement du Ressuscité. "Le monde passe, ainsi que sa convoitise", nous dit saint Jean dans sa première lettre³¹. La parousie est en marche. Qu'importe qu'elle surgisse demain matin ou dans cent mille ans ? Elle se situe à l'horizon immédiat et cela change tout. "Le temps est proche", dit l'Apocalypse³². La victoire sur le monde, c'est-à-dire sur le mal et la mort, de l'Agneau égorgé mais ressuscité est déjà réalisée pour l'essentiel. Le Dragon a été précipité sur la terre³³. L'incarnation du Fils de Dieu a inauguré les temps messianiques de la divinisation des hommes dans le Saint-Esprit du Père. Le Royaume est de toute manière semé et aucune force du mal ne peut l'empêcher de tendre irrésistiblement vers la moisson. L'eschatologie, voilà la quintessence de l'espérance chrétienne et le fondement inattaquable de la patience des chrétiens ici-bas. Le Dragon a été précipité, mais il possède un pouvoir d'épreuve sur les hommes dont la vocation divino-humaine est d'acquérir le Saint-Esprit mais qui doivent attendre le second avènement du Seigneur "en luttant avec la foi en la Trinité", comme le chante l'Eglise orthodoxe durant le grand Carême³⁴.

La divinisation de l'homme par les énergies créées du Saint-Esprit, c'est la *parousie* déjà inaugurée et conduisant par sa croissance même à l'ultime avènement du Seigneur dans la gloire. Une marche irrésistible vers l'achèvement du grand dessein de salut de Dieu sur les hommes, marche dont le premier pas fut le *fiat*, c'est-à-dire le libre consentement de la petite galiléenne visitée par l'archange, voilà ce qu'est l'espérance des chrétiens dans la vie de l'Eglise et la signification du témoignage de patience qu'ils ont à rendre à la face du monde. Dire que la parousie est imminente, que la dernière heure est déjà venue, c'est affirmer cette irrésistibilité de la marche des hommes vers le second avènement qui ne cesse de se rapprocher.

Que la marche des hommes vers la Parousie du Ressuscité soit désormais irrésistible, voilà qui déjà manifeste la victoire remportée par le Christ sur le *mystère*

³¹ I Jn. 2, 17.

³² Ap. 1, 3.

³³ Ap. 12, 13.

³⁴ Vêpres du troisième ton, durant le grand Carême, le vendredi. Premier stichère en l'honneur des martyrs.

d'iniquité. Le Malin est vaincu, et pourtant il est toujours actif. Se sachant vaincu par l'événement de Pâques, il redouble de violence. Sentant approcher sa défaite définitive, il accroît sa pression. La sainte Eglise, quant à elle, réconfortée par les supplications des martyrs auprès de l'Agneau, ne se lasse pas d'implorer son Epoux divin pour qu'il la sauve, comme elle chante encore durant le grand Carême, en la "libérant de l'invisible Ennemi"³⁵. Le temps de l'espérance chrétienne dans la vie de l'Eglise, c'est le temps de la dernière lutte, le temps de la marche des hommes vers la consommation de l'histoire.

Tout le sens de l'espérance chrétienne est de témoigner que le Royaume du Dieu trine et un est appelé à supplanter le royaume de Satan, et que chaque fois que, dans la patience, un homme consent à l'œuvre de divinisation de son être personnel par le Saint-Esprit, le Royaume est déjà réalisé sur cette terre de détresse même, non point d'une manière terrestre, mais "comme il en est au ciel", pour reprendre une expression contenue dans la troisième demande formulée par le *Notre Père*. La foi eschatologique des martyrs rend "compagnons des anges les fils des humains", chante encore l'Eglise durant le grand Carême³⁶. Sans le témoignage de l'Eglise dont les pieds sont sur la terre mais dont la tête est dans les cieux, l'existence humaine est condamnée à être totalement de ce monde. Peu importe le moment historique précis de la Parousie fixé par le Père en sa sagesse.

Les dernières paroles de Jésus à ses disciples, au moment de son ascension, elles sont destinées à tous les chrétiens dont c'est la vocation de vivre dans la longue suite de siècles séparant le premier avènement du second : "Il ne vous appartient pas de connaître les temps ou moments que le Père a fixés de son propre pouvoir ; mais le Saint-Esprit survenant sur vous, vous recevrez de la puissance, et vous serez mes témoins à Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'à l'extrémité de la terre"³⁷. L'important est que la parousie de "Celui qui est, et Celui qui était, et Celui qui vient"³⁸ soit une réalité qui embrasse le passé aussi bien que le futur et agit très effectivement dans le présent.

La patiente espérance des chrétiens dans les vicissitudes de l'histoire est là pour témoigner de la vision de gloire qui dès maintenant descend du ciel et instaure ici-bas le Royaume céleste au dedans de nous. Et l'Eglise a reçu de son Seigneur crucifié mais ressuscité la redoutable mais salutaire mission de rendre ce témoignage de patience et d'espérance, de la vision de gloire dans l'épreuve de la croissance, dans l'expérience crucifiante mais vivifiante de la lutte contre le Dragon. La patiente espérance des chrétiens conduit à la victoire l'Epouse de l'Agneau. La mort au monde et l'exultation dans la tribulation infligée par le monde, voilà les titres de gloire de l'Eglise.

Dans l'Apocalypse, saint Jean ne sépare pas, dans l'expérience chrétienne, la participation au "Royaume de l'affliction", telle qu'il entre dans le dessein divin qu'elle soit vécue ici-bas par les chrétiens, de ce qu'il appelle la "constance"³⁹. L'essentiel de la Parousie du Ressuscité est d'ores et déjà acquis. Mais la réalité de cette certitude inébranlable est une réalité dynamique, en devenir, vécue dans une lutte, animée par l'Esprit qui procède du Père, contre "le mystère d'iniquité". Et l'Esprit oriente l'espérance

³⁵ Matines du deuxième ton, durant le grand Carême, le lundi. Martyrikon de la septième ode.

³⁶ Vêpres du troisième ton durant le grand Carême, le vendredi. Deuxième stichère en l'honneur des martyrs.

³⁷ Ac. 1, 7-8.

³⁸ Ap. 1, 4 et 8.

³⁹ Ap. 1, 9.

des chrétiens vers le triomphe définitif qui n'est pas de ce monde. La foi, la patience et l'espérance eschatologiques des chrétiens, tel est le ferment puissant et irrésistible, pouvant seul faire lever toute la pâte des sociétés humaines qui, si elles demeurent des sociétés et pour autant qu'elles le restent, au lieu d'expérimenter la dimension communautaire de l'existence humaine, de l'être-en-communion représentant le mode d'existence des trois Hypostases divines, entrent dans le camp du Malin.

Il me reste à développer ma troisième proposition, à savoir que l'amour est plus grand que l'espérance.

L'amour est plus grand que l'espérance

Dans le chapitre 13 de sa première épître aux chrétiens de Corinthe, le mot grec qu'emploie saint Paul là où nous disons "amour" est *agapè*. Ce terme se rattache probablement à une racine archaïque dont est issu également le verbe latin *gaudere* qui signifie "se réjouir" et dont, en grec, procèdent un certain nombre de verbes qui expriment un intense sentiment d'admiration exultante, d'illumination émerveillée devant une éblouissante révélation. L'*agapè* est donc la qualité de joie exultante la plus foncière, la plus pure aussi, la plus rare de l'amour, ce qu'il comporte de fraîcheur et de générosité natives lorsqu'il jaillit du fond de la personne de l'homme ou de la femme. Il y a dans le mot *agapè* une nuance de contemplation de la beauté de celui ou de celle qui la possède et en rayonne. Et, en même temps, il y a une nuance de joie éprouvée à contempler cette beauté.

L'*agapè* est un amour total excluant le retour sur soi, l'égoïsme de l'*erôs*. Il est significatif que, dans la traduction grecque de l'Ancien Testament, on ne rencontre le mot *erôs* que deux fois. Quant au Nouveau Testament, il ignore complètement le mot *erôs*. Et il est extrêmement instructif d'observer qu'un ouvrage comme le Cantique des cantiques parle onze fois d'*agapè* pour exprimer l'amour de l'homme et de la femme, de préférence au mot *erôs* qui eût été pourtant conforme à l'usage classique de la langue grecque. La joie de l'*agapè* est désintéressée. L'amour d'*agapè* est l'amour de pure complaisance, sans référence à soi. Par ailleurs, l'*agapè* dépasse la réserve, le quant-à-soi que laisse subsister la *philia*, c'est-à-dire l'amitié. L'élan de confiance et de claire ouverture que l'*agapè* entraîne et la pure complaisance qu'elle implique, le don total et désintéressé de soi par lequel elle s'exprime, font d'elle la forme la plus haute de l'amour, celle qui procède du plus intime et tend au plus intime du mystère personnel, qui va de la personne à la personne et non point, comme c'est le cas de l'*erôs*, de l'individu à l'individu.

L'*agapè* est l'amour de bienveillance, d'élection et de prédilection. Peut-être que le mot *dilection* est celui qui peut le mieux rendre le grec biblique *agapè*. Il y a en lui une nuance de choix, de mise à part. C'est un amour de fiançailles. La dilection qu'est l'*agapè* comporte une note profondément humaine du fait de son intensité personnelle : elle est joie, allégresse, jubilation dans le don de soi total et désintéressé. Contrairement à l'usage si répandu, hélas, il ne s'agit pas de *charité*, si par là on entend ce prétendu amour que l'on simule pour ceux que l'on n'aime pas vraiment et qui n'est qu'une dégradation de l'*agapè* chrétienne authentique. Le devenir des chrétientés historiques est, hélas, jonché de caricatures de l'*agapè* telle que l'avait comprise Jésus et enseignée son disciple bien-aimé, l'apôtre et évangéliste Jean, notamment dans sa première épître.

L'*agapè* authentiquement chrétienne vise à conférer aux diverses formes de l'amour humain le sceau divin de l'infini, de l'absolu auquel elles aspirent, mais qui sans elle, s'altère dans le repliement égoïste, voire égoïste, de l'*erôs* ou bien se rétracte dans

les prudentes frontières de la *philia*. Dans le temps indéfini séparant les deux avènements du Ressuscité et où se déploie et s'expérimente l'espérance chrétienne telle que j'ai essayé de la décrire, la spécificité proprement chrétienne de l'*agapè* n'est pas à situer dans l'*étendue* du précepte, mais plutôt dans l'*unicité* de l'*agapè* chrétienne telle que Jésus la comprend. Il ne s'agit pas de s'aimer l'un l'autre *pour* l'amour de Dieu, mais plutôt *à cause* de cet amour. Il ne s'agit pas d'aimer les autres *par dessus* eux, en quelque sorte, sans égard à ce qu'ils sont concrètement, effectivement. L'amour de l'homme pour l'homme doit au contraire partir de la vibration la plus profondément humaine. Et le chrétien reconnaît en cette vibration elle-même la présence secrète mais effective et bien réelle de Dieu lui-même, lequel est Amour substantiel, en lui-même.

A l'instar des juifs et des musulmans, les chrétiens croient en *un seul* Dieu, mais ce Dieu-là n'est point pour autant *solitaire*. De toute éternité, et quand bien même il n'eût point créé l'homme, le Dieu pourtant unique des chrétiens expérimente l'altérité. Il a la possibilité de conjuguer le verbe *aimer* à toutes les personnes du singulier et du pluriel. Pour un chrétien, l'amour n'est pas un attribut de Dieu mais la définition même de Dieu. Dieu est acte substantiel d'amour, l'amour est son essence même. Dieu est Amour, et pas seulement Celui qui aime, quand bien même ce serait à la perfection. Le christianisme affirme en Dieu la présence trinitaire de l'Autre au sein même de l'Un, la coexistence éternelle de l'altérité personnelle et trinitaire au cœur même de l'unicité divine. Le christianisme divinise l'amour : "L'amour est de Dieu, vient de Dieu", nous dit saint Jean ⁴⁰. Quelle qu'elle soit, où qu'elle soit, où qu'elle tende, l'*agapè* humaine procède du Dieu qui est Amour, a sa source en ce Dieu-là, part de ce Dieu-là. Selon le christianisme, l'amour humain possède un caractère divin qu'il ne tire pas de son objet puisqu'il le possède lors même qu'il s'adresse aux autres hommes.

Dans le temps de l'espérance chrétienne, il y a un seul et même amour, soit qu'il unisse les hommes entre eux, soit qu'il les unisse à Dieu, car il engendre en l'homme pèlerin la même attitude fondamentale de dilection, il procède de la même Source divine et incréée et il tend, fût-ce inconsciemment, à la même Source divine. Quel que soit le vis-à-vis humain par lequel il est accueilli, quelle que soit la pureté plus ou moins impure du miroir qui le réfléchit, l'amour est en tout homme aspiration à la transparence, besoin d'ouverture décisive et exigence de don gratuit et total de soi. Qu'à la surface de la conscience humaine, il se fixe sur Dieu ou sur les autres hommes, l'amour ne procède pas de son propre fond mais du Dieu tri-unique lui-même qui est Amour. Et de par soi, l'amour humain ne tend à rien d'autre qu'à Dieu dont il procède de manière consciente ou inconsciente.

C'est une réalité *ontologique* qui transcende infiniment le monde fluctuant de l'affectivité, des états de conscience. Cette réalité constitue proprement le mode d'existence des hommes dans le temps de l'espérance et du pèlerinage. C'est une expérience de la présence de l'éternité dans le temps. La foi et l'espérance passeront, n'auront plus lieu d'être puisqu'elles sont des manières d'exister dans le temps qui passe et finira par passer définitivement. L'amour ne passera pas puisqu'il est de toute éternité, et pour l'éternité le mode d'exister proprement divin qu'il nous est donné de commencer à expérimenter des ici-bas, dès maintenant. Aimer, c'est avoir en soi la vie divine dans la mesure où c'est pénétrer dans la Connaissance personnelle du Père qu'est le Fils, c'est entrer dans la génération du Fils par le Père, dans l'acte générateur éternel par lequel le Père fait au Fils le don infini de sa Vitalité proprement divine, de son Souffle vital, c'est-à-

⁴⁰ I Jn. 4, 7.

dire du saint Esprit. L'*agapè* qui est Dieu lui-même, dès lors que Dieu est tri-unité d'hypostases consubstantielles, l'*agapè* trinitaire, c'est dans les autres hommes que le chrétien peut et doit la rejoindre.

La dilection procède de Dieu et lorsqu'elle est présente en un homme qui consent à aimer, à expérimenter cette procession divine, saint Jean nous dit qu'elle "engendre" l'homme ⁴¹. Aimer les autres hommes dans le temps de l'espérance et du pèlerinage terrestre, c'est accueillir en soi l'*agapè* qui procède de Dieu, c'est se mettre en état de communion avec cette divine procession. L'amour de l'homme pour l'homme dans le temps de l'espérance et de la patience, dans le temps où s'expérimente la mort vivifiante, la vie qui ne peut jaillir que de la mort à soi-même, cet amour humain plonge ses racines jusqu'au plus intime de l'être personnel du Dieu tri-unique et de l'être personnel de l'homme préconstruit pour les épousailles divines, de l'homme créé à l'image de ce Dieu-là et pour lui ressembler.

L'aspiration à l'*agapè* qui est en moi plus moi-même que moi et qui, par conséquent, ne passera pas, puisque mon être créé à l'image de Dieu est créé pour l'éternité, cette aspiration à l'*agapè* est en moi d'origine proprement divine. Elle ne peut donc s'ouvrir et se déployer que sous l'étreinte du Dieu trinitaire, du Dieu tri-unique qui est Dilection. Aimer les autres hommes dès ici-bas, dans le temps de l'espérance et du pèlerinage, et pour l'éternité, c'est être engendré, dans l'Esprit Saint, à la vie de son Fils, c'est vivre ce qui s'appelle vivre, et non plus vivoter, et non plus vivre d'une vie morte, c'est, dès maintenant, vaincre la mort, la pire, qui n'est pas la simple mort biologique qu'il faudra bien affronter et traverser pour n'avoir plus besoin, ni de croire ni d'espérer. Pratiquer l'*agapè*, c'est posséder, dès ici-bas, dès maintenant la filiation divine.

La dilection de l'homme pour l'homme manifeste dans le monde la divinisation de l'homme par Dieu. Habiter le temps terrestre de l'espérance en aimant les autres hommes, c'est révéler à ceux-ci l'essence même, l'être même de Dieu tel que le christianisme en a reçu la révélation. Le christianisme affirme une présence, en l'homme qui aime, de l'Amour de Dieu, de l'Amour qui vient de Dieu, de l'Amour qui est le Dieu unique mais non point solitaire. Et cette présence effective et divinisante, l'homme est convié à en témoigner de façon vivante, *démontrante*, d'une manière non point discursive, intellectuelle et abstraite, fruit de la raison raisonnante, mais existentielle, dans la dilection fraternelle.

Une génération proprement divine, la génération même du Fils unique du Père, est accordée par celui-ci à l'homme qui aime ses frères. L'amour fraternel chez les hommes et, en Dieu, la génération du Fils unique, manifestent la même opération, le même mystère, c'est-à-dire non point un problème insoluble, une énigme humiliante pour l'entendement humain, mais une réalité sans fond, d'une profondeur tellement abyssale que la pensée et le cœur de l'homme ne finiront jamais de la sonder pour en vivre.

L'amour ainsi entendu n'est pas en l'homme de par soi. L'homme ne le possède pas par lui-même. L'*agapè* qui anime les hommes dans leurs relations interhumaines n'a pas sa source en l'homme mais en l'Amour qui est Dieu ontologiquement. Et cet amour est présent dans les hommes par le fait que l'un de la Trinité est devenu, dans le temps de l'espérance, dans l'histoire, dans le cours du monde qui passe, l'un des hommes.

⁴¹ | Jn. 4, 7.

La dilection de l'homme pour Dieu et même la dilection de l'homme pour les autres hommes n'est pas un sentiment *naturel* qui jaillirait spontanément du propre fond de la créature humaine. C'est une *énergie* divine, une communion divinisante à l'Incréé. En aimant d'*agapè* l'homme est admis par Dieu à vivre avec Dieu une vie commune, à s'unir à lui, à être déifié, à être introduit dans l'acte générateur éternel par lequel le Père fait à son Fils le don infini de son saint Esprit. Aimer, c'est se trouver situé à l'intérieur même du don du Père à son Fils. Et ce don entraîne l'homme et le livre à ses frères puisque c'est le mouvement même du don de Dieu que de se dévaster, de se vider de soi-même, de sortir de sa propre transcendance pour se livrer aux hommes.

L'homme n'est pas la cause de sa dilection, de son *agapè* comme il est cause de ses désirs, de son *erôs*. Lorsqu'il aime, c'est le Dieu qui est Amour qui lui fait faire ce qu'il fait. Ce n'est pas de la conscience affective que procède l'amour. L'amour est une réalité à laquelle l'homme doit seulement s'efforcer de s'ouvrir pour réaliser sa vocation et sa destinée. Il s'agit, pour l'homme, de se laisser gagner par la Dilection divine sans lui opposer l'obstacle de sa liberté. Il s'agit pour l'homme en devenir ici-bas, dans l'espérance, d'accueillir au cœur même de sa liberté l'*agapè* divine. Il ne s'agit pas d'aimer *pour* Dieu mais *comme* Dieu. L'amour est une insertion divinisante de l'homme dans l'unique amour qui unit Dieu à l'homme, l'homme à Dieu et l'homme à l'homme en Dieu.

L'amour/*agapè* est aspiration à l'accomplissement dans l'unité, dans la communion. Il situe ceux qui s'aiment l'un l'autre dans la vérité de ce qu'ils sont, en eux-mêmes et l'un pour l'autre, face à leur ordination foncière au Dieu tri-unique qui est Amour. L'amour fait de ceux qui s'aiment une capacité unique de l'unique Plénitude. Il les rend un, consubstantiels, de la consubstantialité même du Dieu qui est ontologiquement *agapè* parce que trinitaire.

Je voudrais conclure en disant quelques mots de la temporalité telle que le christianisme la comprend, je voudrais mettre en évidence le fait que l'existence de l'homme qui chemine ici-bas vers le Royaume dans l'espérance, est une existence temporelle. Plus précisément, je voudrais souligner que cette existence est bi-polaire, qu'elle se déploie entre ce que j'appellerai le *déjà là* ou bien le *d'ores et déjà*, et le *pas encore*. La foi et l'espérance manifestent tout ce que comporte de *pas encore* la condition humaine dans l'attente du second avènement du Christ ressuscité. La foi et l'espérance sont tendues vers le Royaume, mais la plénitude de l'expérience de celui-ci ne se révélera à l'homme que dans un au-delà de l'histoire présente.

Mais l'amour/*agapè*, lui, ne passera pas dans la mesure où il est de l'ordre du *déjà là* : il est présence de l'éternité dans le temps. Car le christianisme ne pense pas l'éternité contre le temps ni comme un temps qui durerait à n'en plus finir. L'éternité n'est ni avant ni après le temps. Elle est la profondeur et le fondement du temps. Sans elle le temps serait dépourvu de consistance. Bien qu'il s'écoule, le temps, durant lequel l'homme doit croire et espérer, n'est pas vide, mais plein d'éternité. Il est la forme a priori de l'être créé en tant que devenir de l'être éternel.

L'éternité n'est pas la négation du temps mais une dimension transcendante du temps, proprement divine, qui s'inscrit dans la durée humaine elle-même pour la transfigurer et la diviniser en lui donnant la possibilité libératrice de s'ouvrir. En langage kantien, on pourrait dire que l'éternité est le *noumène* du temps et que le temps est le *phénomène* de l'éternité. Le temps de l'espérance et de la foi est réel et consistant par la réalité et la consistance du Dieu qui est Amour et qui crée le temps parce qu'il l'aime au point de s'incarner en lui. L'éternité n'est pas un temps indéfini qui commencerait à

s'écouler après la vie temporelle. Dès le temps d'ici-bas elle peut être expérimentée en tant qu'enracinement du temps en Dieu, elle peut être expérimentée dans l'amour qui vient de Dieu, dans l'amour qui est Dieu.

Dans la prière souvent nommée *sacerdotale*, Jésus s'adresse au Père en disant : "Telle est la vie éternelle : c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul Dieu véritable et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ" ⁴². Mais, dans la pensée de saint Jean, cette connaissance commence et s'accomplit dans la vie temporelle, dès ici-bas, dès maintenant. Et, pour lui comme pour tout sémite, la connaissance ne peut faire qu'un avec l'amour. Le temps est le temps de l'espérance et de la foi, et l'éternité présente dans le temps est l'éternité de l'amour.

⁴² Jn. 17 , 3.

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV		Abonnement annuel	
Responsable de la rédaction : Antoine NIVIÈRE		SOP mensuel	SOP + Suppléments
Réalisation : Wladimir OUKHTOMSKY			
Serge TCHEKAN		France 215 F	430 F
Olga VICTOROFF		Autres pays 240 F	550 F
Commission paritaire : 56 935		c.c.p. : 21 016 76 L Paris	
ISSN 0338-2478	Tiré par nos soins	Tarifs PAR AVION sur demande	